

**FABRICE OLIVET**

---

# Au risque de la race

---



**“SI LES RACES  
N’EXISTENT PAS,  
IL FAUT LES INVENTER”**

■ *l’aube*



*AU RISQUE DE LA RACE*

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-4246-1

Fabrice Olivet

**Au risque de la race**

*éditions de l'aube*

DU MÊME AUTEUR

*La Question métisse*, Paris, Mille et une nuits, Fayard, 2011

*À Catherine, Denise et Céline*





## Avertissement

Il y a maintenant près de dix ans, j'ai achevé l'écriture d'un livre intitulé *La question métisse*<sup>1</sup>, un hommage non restrictif à l'universalisme en version française. Au fil des polémiques qui se sont enchaînées depuis, j'ai ressenti le besoin de compléter une réflexion manifestement inachevée. *La question métisse* pose le problème de l'aptitude française à l'union exogame organisée comme élément moteur d'un universalisme triomphant, une politique généralement résumée sous le terme d'assimilation. La démonstration repose sur une supposée inclination culturelle des Français au métissage. Un « peuple de métis », pour reprendre l'expression du très républicain Charles Seignobos<sup>2</sup>, un

---

1. Fabrice Olivet, *La Question métisse*, Paris, Fayard, Mille et une nuits, 2011.

2. Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française*, Paris, Bartillat, 2014 [1933].

peuple qui invente une machine à broyer les disparités culturelles et ethniques, en commençant par celles des régions françaises. Le mariage en dehors de sa communauté d'origine, suivi d'une descendance assimilée en deux ou trois générations, constituent l'aboutissement concret de ce modèle politique ayant fait ses preuves depuis la Fête de la Fédération le 14 juillet 1790, jusque dans les années 1980, avec une courte halte le 22 juin 1940. Au tournant du *xx*<sup>e</sup> siècle, ce modèle se superpose aux images du Lavisse. La République se confond naturellement avec le corps de ces Gaulois aperçus dans les livres d'histoire, des Celtes blonds et roux à la peau blanche. Il faut prendre très au sérieux le « nos ancêtres les Gaulois » présenté aujourd'hui comme une métaphore par certains apologues de l'assimilation, car notre moule culturel fonctionne à plein rendement avec les Blancs de tous types – Belges, Polonais, Italiens, Juifs, Espagnols, Portugais – mais il bute sur les corps noirs et arabes. La situation des Noirs ultramarins et particulièrement celle des Noirs antillais, français depuis quatre siècles, qui souffrent jusqu'à aujourd'hui de la plupart des maux qui accablent tous les Afrodescendants, est un exemple de l'hypocrisie raciale de l'assimilation. Racisme, discrimination à l'emploi et au logement, contrôles au faciès et xénophobie sont les réalités à la fois évidentes et imprononçables d'un système autobloquant qui se nourrit de ses propres contradictions. Au *xix*<sup>e</sup> siècle, l'assimilation

a été réalisée dans un contexte d'immigration principalement européenne pour assimiler des corps blancs, ou plutôt sans que la question du corps n'ait été pensée sauf à se préserver d'un envahissement venu des colonies en inventant le statut d'« indigène ». Cet impensé, tacitement reconduit jusqu'à la v<sup>e</sup> République, est assez bien résumé par le jeu de mots attribué au général de Gaulle sur « Colombey-les-deux-Mosquées<sup>1</sup> ». D'après Alain Peyrefitte, la citation complète parle du « corps français » incapable « d'absorber dix millions de musulmans », futurs citoyens d'une Algérie restée française en cas de victoire du non à l'indépendance lors du référendum de 1962. Le principe d'assimilation a buté sur des communautés apparemment inassimilables, parce que trop éloignées de leur modèle tricolore. L'universalisme est donc soumis à des tensions raciales inconnues de nos aïeux. Il faut une certaine dose de mauvaise foi pour ne pas admettre que les trois phénomènes conjugués de la traite négrière, de l'expansion coloniale et de la migration en masse de travailleurs africains à partir des années

---

1. « Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne... Les Arabes sont des Arabes, les Français sont des Français. Vous croyez que le corps français peut absorber dix millions de musulmans, qui demain seront vingt millions et après-demain quarante ? », Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Paris, Gallimard, 2002.

1960 changent une donne de départ où l'universalité rimait avec la fusion des corps aristocrates et roturiers. L'installation massive de populations afrodescendantes dans des bidonvilles, puis des banlieues ghettoïsées conçues en dehors de toute espérance assimilationniste, clôt le temps de la république universelle et change l'idée que les Français se font d'eux-mêmes. Ce n'est ni le chômage de masse, ni l'inflation à deux chiffres qui provoquent ce phénomène, mais le geste tout simple et naturel qui consiste à se regarder dans la glace ou à regarder ses enfants.

La popularité du métis en France repose sur une ambiguïté que j'ai longuement tenté de décrire en rappelant tout ce que notre pays doit au messianisme universaliste. Le métis, décrit comme un parangon du républicanisme, symbole vivant de l'assimilation totale, est une sorte d'oxymore. Un concept n'existant que par la proportion de mélanine qui le constitue tout en proclamant l'anéantissement des races dans le grand mélange universaliste. Une sorte de fusion impossible entre l'Idée et l'Espèce. Bref, un monstre ! Déjà l'ambiguïté de la démonstration m'avait posé un problème lancinant. Que faire du corps des métis ? En tant que concept, aboutissement de l'anti-racisme militant, le métis est séduisant, mais il repose sur une équation embarrassante. Pour faire une ou un métis, il faut une Blanche ou un Blanc additionné d'un

ou d'une autre chose (et inversement). On part donc bien de ces catégories raciales tellement décriées. Néanmoins, leur produit final sonne terriblement juste aux oreilles républicaines. Ils sont si beaux, les métis... Magiques, ces corps multiples que l'on voit, que l'on touche, que l'on entend, que l'on sent, où l'on devine l'entrelacement de ces gènes raciaux qui n'existent pas. Métis et métisses, Eurasiennes, Eurasiens, miroirs de nos inconscients enfin délivrés, libres de s'adonner à la honteuse fascination pour les races. Nous y puisons l'espoir d'une humanité meilleure. Encore faut-il les reconnaître aussi pour ce qu'ils sont, des peaux, des muscles, des formes de visages catégorisées en stéréotypes culturels et en histoires biologiques chargées de fantasmes. Les métis nous disent autant de choses sur le racisme que sur l'antiracisme, tout le contraire d'une marche triomphante vers l'universel. Le Brésil, qui souffre aussi d'une forme d'hypocrisie raciale, a au moins le mérite d'afficher sa religion du corps qui hisse *mulatas* et *mulatos* au rang de symboles nationaux. Mais en France, la fascination pour des biceps saillants ou des fesses rebondies est taboue. Notre message identitaire national se veut universel, idéaliste par définition et... blanc en imagination.

Les races n'existent pas ! Au nom de ce gimmick présenté comme le point final de toute discussion raisonnable, un catéchisme subtil vient perturber notre compréhension du mot « race ». Un catéchisme

## FABRICE OLIVET

culpabilisant pour celles et ceux qui habitent ce corps racialement indicible. Un monde profondément marqué, si ce n'est obnubilé, par le corps de minorités dites *visibles*, lesquelles sont régulièrement sommées dans une injonction paradoxale d'« être comme les autres », de ne pas « se sentir différentes ». J'ai fini par me convaincre que cette invisibilité et cette indifférence ne sont finalement que les piliers d'une forme nouvelle de soumission, et que le négationnisme racial ne sert qu'à perpétuer la domination des Blancs.

## 1

### Les races n'existent pas, c'est prouvé scientifiquement

« Lorsque l'on est attaqué en tant que Juif, c'est en tant que Juif que l'on doit se défendre<sup>1</sup>. »

HANNAH ARENDT

Le *whitesplaining* est un néologisme anglo-saxon particulièrement bien trouvé pour exprimer une situation humiliante que j'expérimente depuis mon enfance : des Blancs viennent m'expliquer à moi ce qui est raciste et ce qui ne l'est pas. Le premier commandement du *whitesplaining*, celui qui ne souffre aucune critique, est simple : les races n'existent pas, c'est démontré scientifiquement.

---

1. Entretien avec Günter Gaus, émission diffusée en 1964 à la télévision allemande (RFA, République fédérale d'Allemagne).

Pendant une grande partie de ma vie, j'ai donc enduré des vexations, subi des rebuffades, élaboré des stratégies de contournement compliquées autour d'un phénomène qui n'existe pas ! Certes, il est de plus en plus admis que si les races n'existent pas, le racisme, lui, existe bel et bien ; mais cette séance de rattrapage ne fait qu'accroître le caractère paternaliste du chapelet de prescriptions antiracistes qui laisse de côté l'essentiel du débat. Car enfin, le cœur du sujet reste bien la couleur de ma peau, la forme de mes lèvres, la texture de mes cheveux, la longueur de mes mains, l'odeur dégagée par mon corps, enfin, toutes les choses qui forment la partie la plus évidente d'un tout qui s'appelle « moi ». Le négationnisme forcené qui s'attache à éliminer une part vitale du moi tel que je le conçois, du moi auquel je tiens, de ce quelque chose que j'utilise pour m'affirmer tous les jours comme être humain, me semble hautement suspect. Pourquoi nier avec tant d'acharnement ce particularisme de mes gènes sous prétexte que cette spécificité poserait des problèmes apparemment insolubles de cohabitation ? En quoi l'invisibilité de ma peau ferait-elle avancer le débat si ce n'est pour perpétuer un ordre établi, une hiérarchie non dite mais universellement acceptée, dont les donneurs de leçons s'accommodent d'autant mieux qu'ils en récoltent les fruits tous les jours ?



C'est la lecture de *King Kong Théorie*<sup>1</sup> qui m'a conduit à repenser « la race ». J'y ai découvert avec intérêt ce que Virginie Despentes dit du « porno » : « d'abord on bande ou on mouille et ensuite on peut se demander pourquoi<sup>2</sup> ». Et de fait, c'est exactement la même question que nous pose cette entité bizarre que l'on désigne par le mot de « race ». « On se demande quand même ce qui se joue de si crucial... qui lui confère un tel pouvoir blasphématoire. » Qu'y a-t-il de tellement insupportable à s'entendre qualifié de Blanc, de Blanche, de Noir, de Noire, d'Asiatique ou d'Arabe ? Quel sens donner à ces mots qui nous viennent spontanément à l'esprit à la vue d'une couleur de peau, voire d'une certaine manière de s'habiller, ou même au repérage d'un accent : black, beur, céfran, rom, feuj ? De quoi exactement faut-il avoir honte ? Oui, la symétrie est totale entre la race et le porno dans les réactions disproportionnées que soulève leur simple énoncé quand ils tapent « dans l'angle mort de la raison »... Le caractère étrangement transgressif du mot « race » n'a d'égal que la totale déconnexion entre cette transgression et les réalités qu'elle est supposée recouvrir. L'extrême sensibilité qui s'attache à l'évocation de la catégorie *Blanc* ou *Blanche* pour qualifier

---

1. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.

2. *Idem*, p. 91, ainsi que pour toutes les citations de ce paragraphe.

un individu ou un groupe d'individus en France est un exemple caractéristique de l'endroit où « il faut appuyer pour nous déclencher... et c'est là que se raidissent beaucoup de militants anti »... racistes. Une fois fait le constat de cette « violence du rejet volontiers fanatique aux limites de la panique », que reste-t-il ? Une question sans réponse. Tout au moins, une évidence : ça tape au-dessous de la ceinture dans « l'angle mort de la raison ».

Il est communément admis qu'utiliser le terme de « race » est raciste. C'est particulièrement vrai dans toutes les questions dites de « société » où des minorités sont les auteurs parfois, et les victimes souvent, d'un fait divers, d'un problème judiciaire, ou d'une situation de violence. Les périphrases habituellement acceptées varient de « habitant des quartiers populaires » à « jeune de banlieue » pour ne pas avoir à prononcer les mots qui littéralement *font tache* de Noir et d'Arabe ou plus rarement d'Asiatique. Il fut un temps pas si lointain où le mot Juif, imprononçable dans certains milieux, était volontiers remplacé par « Israélite ». Depuis, nous avons pris conscience de ce que cette expression dissimulait comme substrat antisémite dans la bourgeoisie française des années 1930, laquelle, pour désigner les mêmes, utilisait les termes de « métèques » ou de « youpins » quand le contexte lui en laissait l'occasion. Dans le même ordre d'idée, l'obsession antiraciale de certains milieux

dits « laïcs et républicains », hostiles à l'emploi du mot « race », peut être lue comme une fixation identitaire franchouillarde qui focalise l'attention sur le phénomène qu'elle prétend combattre. C'est ce processus qui est à l'œuvre pour les Noirs et les Arabes de France, dont on tente de dissimuler les corps derrière des périphrases emberlificotées. Peut-être convient-il de revenir à l'évidence de nos sens. Le noir est d'abord une tache faite sur du blanc. Cette vérité toute simple explique bien des choses. Le blanc n'étant pas une couleur, il est naturellement assimilé à l'universalité et tout ce qui vient altérer cette virginité macule l'harmonie d'une république incarnée tacitement par des corps blancs. Ce n'est pas juste une métaphore plasticienne. L'interdiction d'évoquer les races est une digue conçue pour perpétuer la dominance du blanc, la somme de toutes les couleurs.

### **C'est prouvé!**

Les races humaines n'existent pas, c'est donc prouvé scientifiquement! Comme la licorne ou le sphinx, les races humaines étaient réputées animaux mythologiques, inventés par un XIX<sup>e</sup> siècle gonflé de certitudes coloniales, dont l'itinéraire sulfureux aboutissait aux chambres à gaz et aux expérimentations des médecins nazis. Suit en général une démonstration à base de citations érudites qui enfoncent le clou du cercueil du racisme, enterré

avec le vilain  $xx^e$  siècle. Que reproche-t-on au racisme ? Il cumule le mérite d'avoir été le moteur du commerce triangulaire (la traite des Noirs), du colonialisme, et la dynamique centrale des cinquante à soixante millions de morts de la Seconde Guerre mondiale<sup>1</sup>. Heureusement, la science est là pour nous venir en aide et noie ces épisodes malheureux dans l'obscurité d'un âge de ténèbres. Les races n'existent pas, c'est prouvé scientifiquement, et tout est dit ! Enfin presque. C'est exactement la même science qui, il y a un peu plus d'un siècle, nous vantait les mérites de la race, du racisme scientifique et de la place centrale occupée par des corps humains hiérarchisés selon leur pigmentation, la forme de leur visage, leur taille, nous dirions aujourd'hui leur patrimoine génétique. Armés de cette même condescendance qui fait du scientifique un oracle imperméable à la contradiction, les savants du temps passé nous abreuvaient de démonstrations érudites sur les raisons biologiques qui font de la race le moteur de l'acte civilisationnel. Durant pratiquement deux siècles, les hommes de science ont raisonné sur l'hérédité et les questions raciales avec des instruments théoriques qui se voulaient rationnels. Classement, hiérarchie, tableaux, tous les pionniers de la classification des espèces ont flirté avec le déterminisme racial.

---

1. Sur le nombre de morts : Alya Aglan, Frank Robert, *1937-1947. La guerre-monde*, Paris, Gallimard, 2015, p. 14.